169250-PAO Folio : q13 - Type : qINT 15-02-09 12:16:16
L : 159.992 - H : 249.992 - Couleur : Black

Introduction

Cent heures avec Chávez

Nous étions arrivés la veille au centre des Llanos vénézuéliens, à un endroit dont j'ignorais le nom. Il était 9 heures du matin et il faisait déjà une chaleur d'enfer. La maison où nous étions logés, prêtée par un ami, était simple, rustique, une sorte de longère au toit de tuiles, dans le style de la région. Elle avait, en façade, une grande véranda ouverte, meublée de tables basses en fer forgé, de fauteuils à bascule en osier et ornée de dizaines de pots de fleurs verts. Autour, crevassée, durcie, la terre était parsemée de touffes d'herbe colorées, d'arbres géants et de fruitiers en fleurs. Un petit vent tenace soulevait une poussière dorée et apportait des arômes de fleurs des champs. Châtiée par les bouffées de brise ardente, la végétation des alentours de la maison semblait épuisée, exténuée.

Dans le jardin, à l'ombre, on avait installé pour nous une petite table avec des livres et des documents en vue de l'entretien. Tandis que j'attendais Hugo Chávez, je me suis assis sur une palissade entourant la ferme, le *hato*, comme on dit ici. Le silence régnait, à peine brisé par des trilles d'oiseaux ou le chant d'un coq, ou bien par le ronron lointain d'un groupe électrogène. On n'apercevait aucune construction à la ronde, aucun véhicule. Un refuge idéal. Il n'y avait pas non plus de wi-fi, ni de connexion pour les téléphones portables. Par l'intermédiaire de canaux militaires ne fonctionnaient que des téléphones satellitaires utilisés par les gardes du corps et le président lui-même.

La veille, dans l'après-midi, à bord d'un petit jet Falcon, nous avions atterri dans le modeste aéroport de Barinas. Avant d'entamer nos conversations pour ce livre, Chávez souhaitait me

169250-PAO Folio : q14 - Type : qINT 15-02-09 12:16:16
L : 159.992 - H : 249.992 - Couleur : Black

montrer le territoire de son enfance et les racines de son destin. Le « théâtre de mes circonstances », m'avait-il dit. Il est arrivé presque incognito afin d'éviter protocole et cérémonies. Vêtu simplement : chaussures de sport, jeans noir, tee-shirt blanc et veste légère d'apparence militaire. Seuls l'accompagnaient Maximilien Arvelaiz, l'un de ses principaux conseillers, jeune et brillant spécialiste des affaires internationales, ainsi que plusieurs gardes du corps en uniforme vert olive. Au pied de l'aéronef nous attendaient des chaleurs sahéliennes et deux discrets 4×4 noirs. Chávez a pris le volant de l'un des deux. Maximilien et moi sommes montés avec lui. Les gardes dans celui de derrière. La nuit commençait à tomber. Nous nous sommes aussitôt dirigés vers le centre historique.

Horizontale et plate, Barinas avait quelque chose d'une « ville frontalière ». On y voyait pléthore de fourgonnettes du genre pick-up déglingués et de rutilants 4×4 de nouveaux riches. Des hommes portaient des chapeaux llaneros et des bottes à mi-tige. Le Llano est une terre de cow-boys, de contrebandiers, d'aventuriers et d'interminables espaces ouverts. Ainsi que de *corridos* et de *joropos*, chansons mexicaines ou llaneras, et de musique country locale. Vu de Caracas, c'est vraiment l'Ouest lointain, l'équivalent du Far West, et c'est aussi le noyau identitaire de la vénézuélanité.

Capitale de l'État éponyme, la ville s'était développée à l'excès au cours des années 2000. On y remarquait une activité fiévreuse. Bâtiments en construction, grues, travaux dans les rues, circulation intense... Dans sa périphérie délabrée, comme dans celles de tant de localités, la laideur architecturale avait fait des dégâts effrayants. Mais à mesure que nous approchions du vieux noyau urbain réapparaissaient l'harmonie géométrique coloniale et quelques constructions de noble facture.

Avec sa belle voix sereine de baryton, Chávez me racontait l'histoire de cette ville : il me montrait par où étaient passés Simón Bolívar, le Libertador, les Llaneros du « Centaure » Páez, et Ezequiel Zamora – « général d'hommes libres » – quand il libéra Barinas, proclama la Fédération et partit combattre à la bataille décisive de Santa Inés le 10 décembre 1859[1]... Non

1. Voir J. E. Ruiz-Guevara, *Zamora en Barinas*, rééd. en fac-similé, Caracas, 1999.

169250-PAO Folio : q15 - Type : qINT 15-02-09 12:16:16
L : 159.992 - H : 249.992 - Couleur : Black

seulement Chávez connaissait l'histoire du Venezuela par cœur, mais, en plus, il la racontait et la vivait avec enthousiasme, l'illustrait à l'aide de mille anecdotes, de souvenirs, de poèmes, de chansons... « J'aime ma patrie, m'a-t-il dit. Profondément. Parce que, comme dit Alí Primera[1], "la patrie, c'est l'homme". Nous devons établir un pont entre le présent et le passé. Notre histoire, c'est notre identité. Celui qui l'ignore ne sait pas qui il est. Seule l'histoire donne à un peuple l'entière conscience de lui-même ».

Tout à coup, le téléphone a sonné. C'était un SMS de Fidel Castro le félicitant pour son discours de l'après-midi. Il me l'a montré : « 21 h 30. Je t'ai écouté. J'ai trouvé que c'était très bon. Je te félicite. Tu as été très fort. C'était phénoménal. Brillant ». Il n'a fait aucun commentaire mais j'ai remarqué qu'il était heureux. Il avait une affection profonde pour Fidel Castro.

Nous sommes arrivés dans la vieille ville. La nuit était tombée et les rues étaient mal éclairées. Nous avons aperçu le surprenant palais du Marquis et l'ancienne prison aux dimensions démesurées. Nous avons parcouru sa géographie personnelle : il m'a montré le lycée O'Leary où il avait fait ses études secondaires, et l'académie d'art où il avait commencé à étudier la peinture... Nous sommes passés devant ce qui avait été son foyer d'adolescent dans le quartier Rodríguez-Domínguez, le domicile de ses amis Ruiz Guevara, la maison de sa première petite amie, le terrain de base-ball des habitants du quartier... « Je me promenais sur cette avenue avec Nancy Colmenares... Ce bar, nous l'appelions "la Faculté"... Radio Barinas se trouvait dans ce bâtiment-là, j'y ai fait mes premières émissions de radio... »

L'obscurité de la nuit et les vitres teintées du véhicule m'empêchaient de voir quoi que ce soit... Par ailleurs, dans son pèlerinage nostalgique, Chávez entremêlait des souvenirs de deux périodes différentes vécues en ces lieux : les années du baccalauréat (1966-1971) et sa première affectation de sous-lieutenant fraîchement sorti de l'Académie militaire (1975-1977). Je me

1. Alí Primera (1942-1985), auteur-interprète protestataire vénézuélien très populaire. Le président Chávez citait fréquemment ses chansons qui sont une référence pour toute la gauche vénézuélienne.

169250-PAO Folio : q16 - Type : qINT 15-02-09 12:16:16
L : 159.992 - H : 249.992 - Couleur : Black

suis senti un peu perdu dans le labyrinthe de ses expériences passées. Il s'en est rendu compte et m'a demandé simplement de lui pardonner : « Excusez-moi. J'ai été tout à coup assailli par les souvenirs. Les souvenirs vous tendent parfois des embuscades et il est presque impossible de les éviter ». Puis il m'a patiemment tout réexpliqué en remettant de l'ordre dans la chronologie.

Fils d'instituteurs, Chávez était un pédagogue hors pair, il savait instinctivement se mettre au niveau de celui qui l'écoutait. Jamais avec arrogance. Il détestait ennuyer son auditoire et prenait grand plaisir à exposer de façon claire et amène. Il voulait qu'on le comprenne et faisait tout pour y parvenir. Il avait presque toujours sur lui un jeu de crayons de couleur et des feuilles de papier sur lesquelles, de sa main gauche, il dessinait des graphiques, croquait des personnages, traçait des statistiques, écrivait des concepts, des idées, des chiffres... Il essayait de rendre concrets les thèmes les plus abstraits. Et il parvenait à rendre simples des problèmes parfois assez abscons.

Cette passion pour l'enseignement datait, m'a-t-il dit, de sa première jeunesse. « Il m'arrivait d'accompagner ma mère. Elle était maîtresse d'école à la campagne, dans un lieu-dit qui s'appelle La Raya. J'aimais beaucoup la salle de classe, écouter ma mère faire cours, enseigner. D'une certaine façon, je l'aidais. J'ai toujours adoré l'éducation, les salles de classe, les études. »

Comme élève, aussi bien au lycée qu'à l'Académie militaire, Chávez fut toujours un « bûcheur », une « tête d'œuf » – un *taco*, dit-on au Venezuela –, autrement dit le premier de la classe, celui qui était exempté des épreuves de fin d'année parce que ses notes avaient été excellentes tout au long de l'année, surtout dans les matières scientifiques. Il était adoré par ses maîtres et ses professeurs. Avide de connaissances et de savoir. Curieux de tout. Toujours désireux de bien faire, de plaire, de séduire, d'être aimé.

Deux formations ont coïncidé dans sa construction intellectuelle. La scolaire, dans laquelle il fut toujours brillant. Et l'autodidacte, sa préférée, celle qui lui permit de faire sa propre éducation parallèlement, d'une manière qui explique en partie la singularité de son tempérament. Enfant surdoué, doté d'un quotient intellectuel élevé, il sut tirer, dès son plus jeune âge, un formidable profit de ses lectures. Aussi bien de publications pour enfants comme le magazine *Tricolor* que d'encyclopédies

169250-PAO Folio : q17 - Type : qINT 15-02-09 12:16:16
L : 159.992 - H : 249.992 - Couleur : Black

pour autodidactes – comme le Quillet, qu'il apprit quasiment par cœur... Chávez était doté d'hypermnésie, il avait une mémoire d'éléphant. Il parvenait à imprimer dans son esprit tout ce qu'il lisait, il l'ingérait, le digérait et l'incorporait à son capital intellectuel.

Il lisait constamment, ayant toujours deux ou trois livres sur lui, plutôt des essais que des romans, qu'il lisait en même temps, soulignait et commentait par écrit dans les marges... En tant qu'intellectuel, il savait pratiquer une « lecture productive », extraire des concepts, des analyses, des anecdotes et des exemples qu'il gravait dans sa prodigieuse mémoire et dont il faisait ensuite part au grand public par le biais de ses discours torrentiels ou de ses causeries. Ses livres de chevet variaient. Il y eut l'époque de *La Sagesse du guerrier* qu'il cita des centaines de fois et que presque tout le Venezuela finit par lire. Puis il y eut, entre autres, *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine* d'Eduardo Galeano et *Dominer le monde ou sauver la planète ?* de Noam Chomsky, essais devenus d'indispensables vade-mecum de tout bon bolivarien. Il y eut aussi le cycle plus récent des *Misérables* de Victor Hugo, « un livre merveilleux que je recommande, sur ceux qui ont vécu toute leur vie dans la misère. Il faut le lire ». Sa force de prescription était étonnante, toute œuvre recommandée par lui se transformait presque toujours en « best-seller » à l'échelle nationale et, parfois même, internationale.

Autre caractéristique de sa personnalité : son habileté pour régler les problèmes pratiques. Il savait tout faire avec ses mains, depuis planter et cultiver du maïs jusqu'à réparer un tank, conduire un tracteur biélorusse ou peindre un tableau. Trait qu'il tenait, comme beaucoup d'autres, de sa grand-mère Rosa Inés, femme intelligente, humble, très travailleuse, dotée de grandes aptitudes pédagogiques et d'un exceptionnel bon sens. Elle l'avait élevé, éduqué et, dès sa prime enfance, lui avait transmis une philosophie de la vie. Elle lui avait raconté l'histoire populaire du pays, fait partager l'exemple de la solidarité, expliqué les secrets de l'agriculture, appris à travailler dans le petit jardin de la famille, à récolter, à cueillir les fruits, à s'occuper des animaux, à nettoyer et à ranger la modeste petite maison au toit en feuilles de palme, au sol en terre et aux murs en torchis dans laquelle il habitait avec son frère Adán.

169250-PAO Folio : q18 - Type : qINT 15-02-09 12:16:16
L : 159.992 - H : 249.992 - Couleur : Black

Introduction

Hugo Chávez fut un enfant très pauvre. Une pauvreté atténuée par le merveilleux amour de sa grand-mère, sa « vieille maman » comme il l'appelait. « Je n'échangerais mon enfance contre aucune autre, m'a-t-il dit. J'étais l'enfant le plus heureux du monde. » Dès l'âge de 6 ou 7 ans, il a commencé à vendre dans les rues de son village, Sabaneta, des friandises – *arañas* (araignées) – confectionnées par sa grand-mère avec des fruits cueillis dans leur jardin. L'argent gagné lors de ces ventes ambulantes était pratiquement la seule ressource du foyer. Par ailleurs, Huguito fabriquait aussi des cerfs-volants spectaculaires, appelés *papagayos*, avec des roseaux et du papier dont la vente apportait un peu d'argent liquide supplémentaire.

Dans le cerveau du jeune Chávez se combinèrent ainsi, très tôt, trois apprentissages qui perdurèrent à jamais : 1) l'instruction scolaire ou théorique ; 2) l'éducation autonome ou autodidacte ; et 3) l'apprentissage manuel ou pratique. L'articulation de ces trois sources de savoir – sans qu'aucune d'entre elles fût considérée par lui comme prééminente ou supérieure aux deux autres – est l'une des clés permettant de comprendre l'originalité de sa personnalité.

Toutefois, ses structures mentales étaient aussi déterminées par d'autres qualités. Tout d'abord, son incroyable aisance dans les relations et la communication. Son habileté à maîtriser et à manipuler sa propre image. Son admirable facilité de parole acquise sans doute pendant ses années d'*arañero*, d'enfant vendeur ambulant, bavardant et marchandant avec d'éventuels clients à la sortie du cinéma, dans les ruelles du marché, sur les terrains de base-ball ou dans les enceintes de combats de coqs. C'était un communicateur exceptionnel, aguerri et entraîné lors de ses activités de lycéen, puis, devenu cadet, en animant des fêtes et en devenant le grand maître de cérémonie de l'Académie militaire, spécialisé dans l'élection des Miss...

Ses discours étaient agréables, simples, agrémentés d'anecdotes, de saillies humoristiques et même de chansons. Mais ils étaient aussi, sans en avoir l'air, de véritables compositions didactiques, très élaborées, très structurées, préparées de façon sérieuse et professionnelle, en vue d'objectifs concrets. Il s'agissait en général de transmettre une idée centrale qui constituait l'avenue principale de son parcours discursif. Afin de n'être ni ennuyeux

169250-PAO Folio : q19 - Type : qINT 15-02-09 12:16:16
L : 159.992 - H : 249.992 - Couleur : Black

ni lourd, Chávez s'écartait souvent de cette avenue principale et faisait ce que nous pourrions appeler des excursions[1] dans des champs annexes (souvenirs, anecdotes, bons mots, poèmes, *coplas*, c'est-à-dire strophes dans la tradition hispanique) apparemment sans liens avec le propos central... Pourtant, il y en avait toujours un qui lui permettait, après avoir apparemment renoncé pour un certain temps à l'axe de son discours, d'y retourner et de le reprendre au point précis où il l'avait laissé, ce qui, de façon subliminale, suscitait une profonde admiration dans l'auditoire.

Une telle technique rhétorique lui permettait de prononcer de très longs discours. Un jour, il m'a demandé : « Quelle est, en général, la durée moyenne des discours des dirigeants politiques français ? ». Je lui ai répondu que, pendant les campagnes électorales, ils dépassaient rarement une heure. Il est resté songeur et m'a avoué : « Moi, uniquement pour m'échauffer, j'ai besoin d'à peu près quatre heures... ».

Deuxième qualité : son goût de la compétition. C'était un gagneur-né. Très jeune, il était déjà un sportif pugnace, un joueur de base-ball quasi professionnel, un mauvais perdant, connu pour son obstination à tout mettre sportivement en œuvre pour triompher. « J'étais un *pitcher* vraiment bon, rappelait-il. Le base-ball était mon obsession. Une école de l'effort, de la ténacité, de la souffrance, du caractère. La balle est la principale passion sportive du pays. Le Venezuela compte quelque trente millions d'habitants et autant d'"experts" en base-ball. »

Troisième caractéristique : sa passion ludique pour diverses expressions de la culture populaire, « romances » et poèmes llaneros d'une longueur kilométrique qu'il récitait sans se tromper, *joropos* du Llano, *rancheras* mexicaines et chansons d'Alí Primera qu'il était capable de chanter avec talent, films commerciaux du grand cinéma populaire mexicain des années 1950 et 1960 jamais oubliés, ou classiques du cinéma des faubourgs hollywoodien, interprétés par des « durs » populaires comme Charles Bronson et Clint Eastwood, connus de tous. Il était, de surcroît, un téléspectateur assidu et bon connaisseur des émissions et des animateurs des chaînes vénézuéliennes. Toutes ces références

1. Du latin *ex cursus*, « qui sort du cours principal ».

169250-PAO Folio : q20 - Type : qINT 15-02-09 12:16:16
L : 159.992 - H : 249.992 - Couleur : Black

symboliques de la culture de masse, partagées par le grand public local, lui permettaient d'entrer immédiatement en contact avec les citoyens.

Quatrième qualité : sa religiosité populaire. « Je suis davantage chrétien que catholique », admettait-il. Et plus que chrétien, « christiste », pourrions-nous dire, c'est-à-dire fervent adepte des enseignements du Christ rapportés par les Évangiles. Il voyait en Jésus le « premier révolutionnaire ». Il n'allait peut-être pas à la messe tous les dimanches et n'avait pas, sauf exception, de respect particulier pour la haute hiérarchie de l'Église, mais il croyait aux miracles et au pouvoir thaumaturgique des saints – canonisés ou non – et, comme sa grand-mère, il vouait un attachement tout à fait particulier à la Vierge du Rosaire, patronne de Sabaneta. Sa foi populaire, qui s'étendait à d'autres croyances – indigènes, afro-caribéennes, évangéliques, etc. –, était sincère. Il la partageait avec l'immense majorité des Vénézuéliens.

Cinquième caractéristique : son leadership militaire. À l'Académie, il avait appris à commander et à être obéi. On lui avait montré comment se comporter en chef, en dirigeant. Il ne l'avait jamais oublié. Chávez savait donner des ordres, commander. Tous ceux qui l'ignoraient pouvaient s'exposer à une colère monumentale. Même s'il était d'une amabilité reconnue par tous, ses fâcheries et ses emportements étaient légendaires. Il avait été le meilleur cadet de sa génération. Il avait suivi une formation militaire exigeante tant sur le plan théorique que pratique, dont la dureté venait de la tradition prussienne de l'armée vénézuélienne. La dimension militaire de sa formation était centrale, car, dans cette forge, il avait acquis une habitude intellectuelle qui faisait de lui un soldat à part : il pensait la stratégie. Il s'était habitué à voir loin, à se fixer des objectifs ambitieux et à réfléchir à la manière de les atteindre. Il le répétait lui-même : « Être militaire m'a plu dès le départ. J'ai appris à l'Académie ce que Napoléon appelle la "flèche du temps". Quand un stratège planifie une bataille, il doit penser à l'avance au "moment historique", puis à l'"heure stratégique", ensuite à la "minute tactique" et enfin à la "seconde de la victoire". Je n'ai jamais oublié ce schéma de pensée ».

Sixième qualité : son habileté à se laisser sous-estimer. Ses adversaires et même bon nombre de ses amis ont toujours eu tendance à le sous-évaluer. Peut-être parce qu'il parlait beaucoup